

efforts que je fais ne comptent pas. C'est lui qui est entier dans ses opinions et qui prend tout de suite un ton aigu dans la discussion, et il m'accuse des défauts qu'il est seul à avoir. Car enfin, tu me connais, et depuis longtemps. Tu sais que nous n'avons jamais eu de difficultés à vivre en termes affectueux et que, pourtant, nous n'étions pas toujours du même avis. Nous discussions souvent, mais cela ne tournait jamais à l'aigreur et nous avions chacune très bonne opinion du caractère de l'autre. Chez mes parents, je n'ai jamais passé pour difficile à vivre, comme le sont certaines jeunes filles. On ne m'a jamais dit que j'avais mauvaise tête. Je fréquente beaucoup de monde et je ne me suis jamais fâchée avec personne. Je sais même qu'on me trouve aimable.

Si cela continue, je croirai que je suis devenue hargneuse... Mais non... C'est plutôt mon mari qui a un mauvais caractère, j'en suis persuadée.

Tantôt, j'ai vu Pierre Decamp, et, très franchement, je lui ai répété les paroles de Landry.

Il a souri, avec une nuance de gêne, et s'est mis à dire :

—Que je reconnais là cette mauvaise tête de Landry ! Il faut le connaître, Madame... Je vous en prie, ne l'attaquez pas en face, et enfin, pour tout dire en un mot, cédez un peu, dans votre intérêt.

—Alors, fis-je, c'est cela, voilà mon rôle désormais : céder. Sachant que j'ai parfois raison, céder quand même. Et encore, si je cédaï devant la douceur, l'entêtement aimable, affectueux... mais mon mari a des paroles blessantes, des appréciations malveillantes et erronées sur mon caractère.

—Démentez-le par votre attitude, et montrez-lui par votre douceur qu'il se trompe.

—C'est merveilleux, m'écriai-je, comme les hommes arangent les choses ! Je dois représenter toutes les vertus à moi toute seule, n'est-ce pas, faire seule toutes les concessions ?

—N'est-ce pas le plus beau rôle de la femme ? interrogea Pierre avec conviction.

—Écoutez, Monsieur Pierre, dis-je, très calme, mais très ferme, vous pouvez répéter à votre ami ce que je vais vous dire : je veux être bien bonne je serai aussi dévouée aussi affectueuse que possible ; mais j'ai des principes très arrêtés sur le mariage et je ne changerai pas d'opinion. Je suis pour l'égalité des devoirs et des droits et je considère que le rôle d'abnégation que vous donnez à la femme est tout à fait antique et suranné. Nous n'avons plus de ces idées-là et, sans être révolutionnaires, sans revendiquer le droit de voter ou de plaider, nous réclamons non plus les ménagements dus à la faiblesse, mais les égards dus à un égal... Je reconnais qu'on est souvent obligé de céder, dans la vie ; je demande seulement que ce ne soit pas toujours au même à le faire ; je céderai à l'occasion, surtout si je vois qu'on me rend parfois la réciprocité. Je n'admets la concession à outrance que dans un seul cas : les enfants vis-à-vis de leurs parents. Hormis mon père et ma mère, je ne reconnais à personne le droit d'exiger de moi de perpétuelles concessions.

Et j'ajoutai résolument :

—Je vous serais obligée, à la première occasion, de répéter cela à Landry.

—Je vous ai laissée parler, reprit Pierre, maintenant je vous demande à mon tour la parole. Vous avez raison : je suis absolument de votre avis. Si je m'étais marié, j'aurais traité ma femme, non en enfant gâtée, en esclave non plus, mais en égale, en compagne de ma vie, non pas relevant de moi, mais ayant les mêmes droits. Seulement, quand nous vivons en société, nous demandons bien toujours un peu d'indulgence. Si nos amis ne nous passent rien, nous ne pourrions vivre en paix avec eux. Il y a des gens plus ou moins parfaits, comme il y en a de plus ou moins bien portants. Les défauts sont des maladies morales ; on ne les guérit que par la patience et les bons procédés. Et c'est aux gens forts et bien portants de soigner ceux qui ne le sont pas.

—Mais vous oubliez qu'il y a des gens qui s'entêtent dans leurs défauts, qui y tiennent et qui vous disent carrément : " Il faut me prendre comme je suis ! " Je pense que Landry ne me permettrait pas de l'améliorer.

—Cela dépend. Il ne s'agit pas de lui faire de la morale ; il faut prêcher d'exemple. Cultivez en vous les qualités que vous voudriez lui trouver. Il est juste, très bon, et reconnaît lui-même qu'il n'est pas commode. Mais il ne tardera pas à vous admirer, et de là à faire des efforts pour vous imiter, il n'y aura plus qu'un pas. Traitez-le un peu comme un grand enfant très mal élevé, mais qu'on n'ose guère gronder ni punir... Allez, il y a en tout homme un éternel enfant gâté qui sommeille.

J'ai remercié Pierre de sa morale, mais j'ai gardé mon opinion. Je serai bonne, j'éviterai les occasions de tracasseries et de discussions ; mais quand Landry commencera, je ne céderai pas systématiquement. C'est mon mari, n'est-ce pas ? et je n'entends pas que toute ma vie soit un sacrifice.

X

Voilà, je m'en doutais. Ma dernière lettre t'a fort affligée et alarmée, ma chère petite Hélène ; tu me vois déjà faisant mauvais ménage. Oh ! nous n'en sommes pas là. Tout ces jours-ci, Landry a été charmant. Peut-être Pierre, qui sait lui parler sans te fâcher, l'a-t-il quelque peu conseillé ?

Mais ce matin, nouvelle contrariété. Il était allé à son atelier comme il fait tous les jours. — rarement il m'y invite, car il y a toujours des modèles.

Il travaille à une grande toile qu'il l'enthousiasme beaucoup.

J'avais été faire des courses, et je passais précisément sur le boulevard des Batignolles. Il était onze heures ; j'eus l'idée d'aller surprendre mon mari.

La petite porte du jardin était fermée à clef : je n'eus pas la pensée de frapper tant j'étais convaincue que Landry était déjà parti.

Sur une porte, en face, une femme me regardait, et je ne sais trop pourquoi elle m'interpella :